

une gravure représentant des médecins. Elle ne connaît pas encore Zanevsky. Prémonition ? Plus tard, sur le quai du métro, elle hésite à pousser sur les rails la femme de Zanevsky. Finalement, elle y renonce. Or, sur le quai d'en face, une affiche représente *La grande odalisque* d'Ingres. Qui dit odalisque dit harem... Il y a aussi, bien sûr, le tableau de Zurbaran. Enfin, mon ami pense que ce ne sont pas Zanevsky et sa femme qu'Anna voit passer. Elle projette son fantasme sur des inconnus.

Lecture mystique. C'est celle de Pierre Murat :

Comme ces fous qui se muent en fous de Dieu, Anna progresse, sans même le savoir, vers une lumière qui finit par la happer. Plusieurs fois entrevu dans le film, un tableau – tache de couleurs vives dans son monde terne – devient le fil d'Ariane qui la mène, insensiblement, non vers une paix qui est impossible, mais, sans doute, vers la grâce⁸.

Lecture réaliste. C'est la mienne. Pour moi, cette lumière dorée, cette paix radieuse sont des leurres. Anna reste une grande malade. La façon dont elle a su retrouver – grâce au tableau, dont les apparitions jalonnent le film comme autant de signes de piste – la trace de Zanevsky semble l'indiquer. J'avais déjà eu peur en la voyant jouer avec un bébé sans défense. Et quand je la vois contempler, en extase, le couple Zanevsky, je frémis. D'autant plus qu'Anna surplombe le couple, le dominant comme elle dominait Zanevsky du haut des escaliers de l'Hôtel-Dieu. Alors, je me dis que c'est reparti pour un tour. Que cette deuxième « illumination » pourrait bien être suivie à nouveau par une phase de « dépit », puis de « haine »...

Claude-Marie Trémois

LA SURVEILLANCE ET LA RÉDEMPTION À propos de *La vie des autres*

Après l'inattendu *Good Bye Lenin !* de Wolfgang Becker, qui connut un succès international en 2003, nous avons découvert sur nos écrans l'étonnant *La vie des autres* de Florian Henckel von Donnersmarck, jeune réalisateur de 33 ans qui démonte les rouages de la surveillance policière de la Stasi dans l'ancienne Allemagne de l'Est, quelques années encore avant la réunification.

Parmi d'autres (Hans-Christian Schmitt, Ulrich Köhler, Philip Gröning, Christoph Hochhäuser, Mathias Luthard), ces jeunes cinéastes semblent promettre un durable renouveau du cinéma d'auteur outre-Rhin. Leur génération arrive bien après celle de Wim Wenders, parti filmer les paysages américains (déserts ou décors urbains) et de Rainer Werner Fassbinder qui a su raconter la chronique de l'Allemagne nazie et postnazie, vue à travers des portraits de femmes (*Le mariage de Maria Braun*, *Lili Marleen*, *Lola*).

Le temps est-il venu de reprendre la représentation de l'histoire allemande autrement ? Le changement de génération déplace en tout cas la question du travail de la mémoire. Mais elle introduit surtout le désir de parler de l'histoire communiste de l'Allemagne, l'autre versant totalitaire de ce terrible XX^e siècle qui s'acheva par la chute du mur de Berlin. Fassbinder disait : « Je cherche en moi où je suis dans l'histoire de mon pays, pourquoi je suis allemand. » La volonté de mettre à distance par l'humour la période nazie a été illustrée notamment par le film *Mon Führer* de Dani Levy (Suisse allemande, installé à Berlin), à qui l'on a

8. *Télérama*, n° 2987, du 14 au 20 avril 2007.

cependant reproché de n'avoir pas su renouer avec l'humour sublime et destructeur du Chaplin du *Dictateur*, ou, récemment, par Roberto Begnini avec *La vie est belle* ou *Tahir* du cinéaste roumain Mihăileanu.

L'espion qui se prend pour un dramaturge

La vie des autres de Florian Henckel von Donnersmarck frappe d'abord par l'ambition de son propos et la qualité de son scénario, qui tient le spectateur en haleine par une intrigue bien ficelée, une dramaturgie très pensée, dont les personnages sont dessinés avec une grande précision et merveilleusement interprétés.

Nous sommes en 1984 dans l'Allemagne de l'Est dirigée par Erich Honecker et contrôlée par ses redoutables services de sécurité, la Stasi. Gorbatchev n'est encore connu que de quelques jeunes bureaucrates modernistes. La RDA est dominée par la police secrète qui a détruit l'espace privé et les liens humains les plus ordinaires. Georg Dreyman (interprété par Sebastian Koch) est un dramaturge apprécié par le pouvoir et un intellectuel en vue. Sa compagne est une célèbre actrice, Christa-Maria Sieland (Martina Gedeck, que l'on a déjà vue dans *Les particules élémentaires*). Dans l'ombre se tient un capitaine de la STASI, Gerd Wiesler (Erich Mühe, formidable acteur remarqué dans *Funny Games* de Haneke et dans *Amen* de Costa-Gavras), chargé par ses supérieurs d'espionner Dreyman et Christa-Maria, soupçonnés de manque de loyauté vis-à-vis du régime communiste et de collaboration avec la RFA. La machine de la Stasi se met donc en marche pour Gerd Wiesler et son supérieur, Ulrich Tukur, spécialement chargé de la surveillance des

artistes et des intellectuels, sous les ordres de ministre de la Culture auquel tous doivent rendre compte. L'atmosphère est lourde, les soupçons permanents, tout le monde surveille tout le monde, n'importe qui devient susceptible d'avouer n'importe quoi.

Gerd Weisler enseigne d'ailleurs aux jeunes officiers de la Stasi les méthodes qui permettent de prendre possession d'un être humain pour lui arracher des aveux. Simple histoire de savoir-faire. Tout est là : la peur de ceux qui vivent, leur fragilité face à un pouvoir tenu par de véritables techniciens de la terreur. Weisler, invité au théâtre, découvre le dramaturge Georg Dreyman, et surtout sa femme, qui joue sa dernière création. Installé au balcon, scrutant la scène avec des jumelles, il surplombe les protagonistes du drame qui se nouera entre le mari, sa femme, l'actrice Christa-Maria, et le ministre qui est aussi son amant. Weisler tombe sous le charme et, outrepassant ses fonctions, est tenté de devenir le démiurge, maladroit et finalement malheureux, de leur histoire.

Dans la littérature et le film, les bourreaux sont toujours plus intéressants que les victimes. Ils restent malgré tout des individus, tandis que les victimes sont dépouillées de toute individualité. Mais dans l'art (c'est-à-dire dans les œuvres qui ne cèdent pas au manichéisme), l'ambiguïté est constante entre volonté de pouvoir et envie de possession, ordre et désordre, loi et transgression. C'est cette ambiguïté que l'agent irréprochable, Weisler, va découvrir au contact du couple d'artistes qu'il doit surveiller.

La Stasi truffe l'appartement du couple Dreyman et Christa-Maria de matériel d'écoute et Wiesler épie leur histoire d'amour, suit leurs discussions avec des amis, découvre la musique, par l'intermédiaire d'une pièce, *La*

sonate de l'homme bon, jouée au piano par Dreymann en hommage à un écrivain interdit par le régime et qui vient de se suicider. Le petit espion prend conscience de sa mission, du rôle de salaud que le parti lui fait jouer. Le film se déplace insensiblement vers l'histoire d'une conscience qui se réveille, d'une rédemption qui se profile.

Dreymann fait passer en Allemagne de l'Ouest un article non signé dénonçant le silence du régime sur les nombreux suicides qui montrent le désespoir de la population est-allemande, provoquant un scandale qui met la Stasi en alerte. Le cercle se resserre autour de Dreymann et de Christa-Maria, arrêtée pour un simple prétexte et, menacée de ne plus pouvoir remonter sur scène, forcée à avouer où est cachée la machine à écrire qui permettra de prouver que Dreymann est l'auteur de l'article. Coup de théâtre ! Wiesler – qui suit un double jeu, à la fois obéissant à ses supérieurs et complice du couple qu'il est censé surveiller – enlève la machine à écrire. Quand la Stasi perquisitionne la maison de Dreymann, il n'y a plus rien dans la cache. Mais Christa-Maria, prenant la fuite avant cette découverte, sort de la maison, est renversée par une voiture et trouve la mort. Après la chute du mur, Dreymann apprend qu'il a été surveillé, va lire son dossier aux archives de la Stasi et découvre le rôle de Weisler, désormais simple postier, auquel il dédie son roman, *la Sonate de l'homme bon*.

Une fiction qui dit vrai

Florian Henckel von Donnersmarck raconte donc comment « chien de garde de l'idéologie et de la police de la pensée », qui écoute à travers les murs, touché par l'amour et l'art reconquiert la conscience de lui-même,

découvre qu'il existe un autre monde dans lequel la soumission et l'obéissance ne sont pas les seules règles.

Au-delà de toute la connaissance livresque qu'on peut avoir des systèmes communistes, ce film marque par sa justesse : la mise en scène froide, précise, impeccable nous fait participer à la répression ordinaire en régime communiste et prend une dimension de parabole universelle sur le totalitarisme. Passionnant et subtil, *La vie des autres* est surtout un film vrai.

En effet, pour qui a eu l'occasion, comme je l'ai fait en Roumanie, de découvrir son dossier dans les archives de la police secrète, ce film touche juste. Je suis arrivé en France en 1987 comme écrivain et exilé politique. Mon père ayant été arrêté et condamné comme opposant politique, j'ai été obligé de travailler pendant douze ans dans divers chantiers et usines. J'ai commencé à écrire en 1970 et j'ai publié plusieurs romans, des nouvelles et des scénarios de films. En 1980, le film *Falaises de sable* (adaptation du roman *Crime de sable*¹) a été interdit par Ceaucescu, retiré des écrans et déposé sous scellés aux archives de l'État. En 1983, la censure et deux maisons d'édition ont refusé de publier mon roman *le Second messenger* que j'ai envoyé par des voies clandestines à Paris². Publié par Albin Michel, il a reçu en 1985 le « prix de la liberté » attribué par le Pen-Club français. J'ai été soumis à plusieurs interrogatoires à l'Union des écrivains, au parti et à la sécurité (police politique). J'étais surveillé partout, mon courrier était contrôlé, mon téléphone sous écoute jour et nuit. La police politique savait tout ce que je disais à ma famille, mes

1. Bujor Nedelcovici, *Crime de sable*, Paris, Albin Michel, 1989.

2. *Id.*, *le Second messenger*, Paris, Albin Michel, 1985.

amis, mes amours. Plusieurs scènes de *La vie des autres* m'ont rappelé des souvenirs personnels. En 2003, j'ai eu accès à mon « dossier de sécurité » (800 p.) et j'ai appris que j'avais été surveillé pendant 18 ans par 29 informateurs – parmi lesquels quelques bons amis écrivains et plusieurs officiers de police. À partir de ce dossier, j'ai écrit le livre (*Un tigre en papier*³) dans lequel j'ai tenté d'expliquer quelles étaient les origines de la police politique, qui étaient les mouchards dans les maisons d'édition et de production de films, les ramifications (une vraie toile d'araignée) et les mécanismes qui voulaient façonner « l'homme nouveau et une société atomisée ». Dans mon « dossier de sécurité », j'ai eu la surprise de trouver les conversations téléphoniques (400 p.) enregistrées par les mêmes moyens techniques que ceux du film. Le Kremlin et le KGB dirigeaient les systèmes policiers avec

les procédures similaires dans tous les pays communistes.

J'ai également cherché et trouvé l'officier (le colonel Momai Gheorghe) qui a enquêté sur mon père pendant six mois avant qu'il soit condamné à 8 ans de prison pour délit d'opinion. J'ai parlé avec l'enquêteur, qui n'a pas reconnu sa responsabilité et a expliqué qu'il avait simplement exécuté des ordres donnés par des généraux et des agents soviétiques.

Ma vie n'est pas un roman ni un film, mais devant l'écran il m'a semblé que *La vie des autres* parlait aussi de moi et de ce monde dominé par la peur, la suspicion généralisée et la perversité d'un régime qui n'a pas encore disparu, mais qui, dans les ruines du passé, cherche une expiation, une catharsis. Alors que les crimes communistes, longtemps déniés en Occident, peinent encore à être reconnus, Florian Henckel von Donnersmarck, qui n'a pas vécu en RDA, a accompli un véritable tour de force, récompensé à juste titre à de multiples reprises tant en Europe qu'aux États-Unis.

Bujor Nedelcovici

3. B. Nedelcovici, *Un tigre en papier*, Bucarest, Éd. Allfa, 2003. Voir « Un tigre en papier », *Esprit*, décembre 2004, p. 94 *sqq.*